

savoir-vivre aux autorités britanniques, tel a été le bilan de cette sottise équipée.

C'est qu'il n'est pas prudent pour un peuple de toujours décider d'avance que les siens ont raison envers et contre tous.

Les autres nations savent cela, et on ne les surprend pas à commettre de ces bêtises grotesques.

Si les races anglo-saxonnes donnent toujours tête baissée dans ce travers, cela est dû à l'exagération d'un sentiment très louable au fond, à cet admirable esprit de corps qui les distingue et les porte à pousser jusqu'à la charge l'instinct de la solidarité nationale.

C'est à cette disposition particulière du caractère anglo-saxon que nous devons toutes les nouvelles fantaisistes qui nous sont livrées par un service de télégraphie exclusivement anglais.

Quant à nous, Canadiens-Français, au lieu de pêcher par excès de zèle national, nous tombons dans l'extrême opposé, ce qui ne vaut certainement pas mieux.

* * Il y a quelques semaines, l'un de nos nombreux théâtres offrait le spectacle de deux hercules plus souples que Louis Cyr et presque aussi forts. Chaque soir on lançait un défi à Cyr, qu'on savait absent et qui, revenu de son voyage, est allé se mesurer avec les deux souleveurs d'haltères. Deux ou trois séances furent occupées à discuter sur la manière de procéder, Cyr avouant qu'il lui était impossible de faire certains tours de force exécutés par MM. Sandow et Cyclops, mais offrant de lever le poids le plus lourd.

La presse anglaise se passionna pour Cyclops et Sandow, parce qu'elle les croyait anglais. Les spectateurs anglais du Lyceum suivirent son exemple, le télégraphe annonça même qu'ils avaient vaincu Cyr, ce qui était faux, comme bien l'on pense.

Aujourd'hui même, une foule de personnes les considèrent comme les soutiens de l'honneur des muscles britanniques.

Eh ! bien, ces deux athlètes sont tout simplement des Canadiens-Français qui, sans la moindre protestation, se laissent affubler de noms anglais et qui s'esquintent pour la plus grande gloire de ceux qui paient leurs services. C'est du moins ce que m'assure un homme digne de foi qui prétend les bien connaître l'un et l'autre.

* * Les Canadiens-Français n'ont pas cru devoir s'emballer et ils ont bien fait. Qu'il y ait des hommes forts chez nous comme ailleurs, et peut-être plus qu'ailleurs, cela est assez naturel et ce n'est pas une raison pour perdre la tête.

D'ailleurs les peuples décadents sont les seuls qui éprouvent une admiration outrée pour la force physique, et nous sommes encore au berceau.

C'est égal, elle sont jolies les nouvelles transmises par le télégraphe !

Remi Tremblay

EN JUSTICE

Pour nos collaborateurs nous tenons à dire : Que le MONDE ILLUSTRE, s'étant toujours fait scrupule, lorsqu'il emprunte à l'un de ses confrères un bout de reproduction quelconque, de ne pas retrancher un iota de la signature, d'indiquer même souvent la source, il doit avoir droit de compter sur la même courtoisie.

Un de nos excellents confrères de Bruxelles, Belgique, qui nous fait l'honneur de nous reproduire, voudra bien prendre note de notre amicale remarque et obliger ainsi l'auteur de l'article *Suicide d'une fleur*, spécialement écrit pour notre journal par M. E. Z. Massicotte.

LA RÉDACTION.

"LES FEUILLES VOLANTES"

A M. LOUIS FRÉCHETTE

I

Lasse enfin de porter sa brillante parure,
Une fille aux doux yeux, après l'émoi du bal,
Éparpille en flots d'or sa blonde chevelure
Sur le blanc oreiller de son lit virginal ;

L'arbre penche son front, sur les beaux soirs d'automne,
Livrant sa jeune tête aux baisers frémissants
De la brise amoureuse, et gaiment abandonne
Ses belles feuilles d'or aux caprices des vents.

Ainsi, noble poète, aux pages consolantes,
Aux baisers de la Muse abandonnant ton front,
Tu répands la moisson de tes *Feilles volantes*,
Sur la tête d'un peuple incliné sous ton nom.

Et le vent de la gloire à travers l'Amérique
Balayera gaiment leurs tourbillons épais,
Sur tout le continent, à travers l'Atlantique,
Partout enfin où bat un cœur vraiment français.

II

Mais la vierge s'apprête à de nouvelles fêtes,
Et l'arbre, recueilli sous le froid de l'hiver,
Quand vient de s'achever la saison des tempêtes,
Se revêt de nouveau d'un beau feuillage vert.

Ainsi, dans ton esprit où coule le génie,
Comme une sève ardente en la douce saison,
On verra s'élever un flot de poésie
Et briller au soleil ta riche floraison.

Louis Tessari

CHRONIQUE DU GOLFE

QUI PARLE DE L'AMOUR

Comment ?... parler de l'amour par un temps semblable !... Y songe-t-il ?... Mais a-t-il perdu la tête, le chroniqueur !

Parler de l'amour quand le bocage est sans mystère et sans voix, quand les charmes sont muettes, quand les arbres pâlisent de froid et que les pauvres feuilles sèches jonchent le sol. Parler d'amour et de vie sous un air glacial, une atmosphère de mercure quand, comme un coursier fougueux à la crinière blanche d'écume, le golfe hennit et piaffe sur ses rives frangées de glaçons, quand, en un mot, la nature entière grelotte, toute transie !...

Oui, et les glaciers arctiques, les banquises polaires accompagnés de leur cortège de rigueurs hyperboréennes fussent-elles amoncelés sur ma tête, j'en parlerais encore. Que dis-je ? dût le globe entierse cristalliser de nouveau sous l'action du froid, dussent l'air et les nuages se métamorphoser en frimas, je ne me tairais pas. C'est que, voyez-vous, je suis blindé du triple airain dont parle Horace dans une de ses Odes :

.....aes triplex
Circa pectus erat.

"Je ne comprends pas, me disait une jeune demoiselle de trente et quelques printemps... non, de trente huit automnes bien comptés, je ne comprends pas comment il se fait que les hommes s'occupent d'amour. Ah ! si j'étais homme !..."

Je sentis, à l'audition de ce cynique reproche, le réseau de nerfs qui parcourt ma personne se crispier malgré moi, et j'eus toutes les peines du monde à retenir un juron qui voulait, à tout prix, se frayer un passage à travers mes lèvres closes ; enfin, redevenu maître de moi-même, ce fut le sourire dans les yeux que j'envoyai du fond du cœur à tous les diables les vieilles bourriques incomprises.

Comme si l'homme n'avait pas une âme et comme si l'âme n'était pas faite pour aimer.

L'amour, l'amour, que serait la vie sans l'amour ? Alfred de Musset avait bien raison de dire que c'est

.....le seul bien d'ici-bas.

Naturellement l'homme a besoin d'aimer. Que dis-je, l'amour est inné en lui ; il lui est aussi né-

cessaire que l'air qu'il respire. C'est le mobile de toutes ses actions, le but de toutes ses aspirations, la fin de son existence. Et l'on reproche à l'homme d'aimer !

Quand il est libre, quand il ne redoute aucun regard curieux et n'a pas par conséquent à s'envelopper de mystère, comme il parle bien l'amour ! J'avais, hier, entre les mains une confidence de jeune fille ; (par quel hasard, je l'ignore et ne chercherais pas à l'expliquer). Vous le dirai-je ?... A chaque ligne j'ai pleuré ; que dis-je ? à chaque ligne,—à chaque mot j'ai versé une larme. Je n'en fais pas plus pour les poètes. C'est que chaque syllabe pour ainsi dire était une révélation ; ce n'était pas des mots, c'était le cœur lui-même photographié, c'était le cœur vivant entre les lignes.

Comme il parle l'amour ! Grand Dieu ! comme il parle !

Le cœur ! il faut qu'il aime : c'est plus fort que lui.

S'il a un objet digne de son affection, il s'y attache avec frénésie. La vie alors sort du domaine de la réalité. Ce n'est plus la vie, c'est un rêve enchanté ; et l'âme, fascinée, vole à des hauteurs vertigineuses, bercée par la grandevole de l'illusion idéalisée.

S'il n'en a pas, il s'entichera du premier objet venu : son choix (si choix il y a) se fera au hasard de l'imprévu. Trouvant le peu de perfection de cet objet indigne de lui, il ne le considérera pas dans le détail, il ne le regardera même pas dans la réalité, mais prenant quelques qualités saillantes il en créera un être nouveau auquel il rapportera le bon côté de chaque chose. Son idole élevée il se prosternera devant elle et baisera ses pieds d'argile.

Le cœur, le cœur, il ne peut pas ne pas aimer ! C'est plus fort que la volonté, plus fort que la raison et souvent, hélas ! beaucoup trop souvent : plus fort que le devoir.

Mon pauvre cœur ! c'est un vrai modèle d'inconstance. Il passe d'une impression, d'une sensation à une autre avec une rapidité inouïe, pour ne pas dire décourageante.

Quel est, pensez-vous, l'objet de ses préoccupations, de ce temps-ci ?

Sans doute, vous vous figurez une gentille brunette à physionomie animée, lèvres vermeilles et œil tout d'une flamme ?

Détrompez-vous, j'aime... j'aime... je n'ose, j'ai presque honte, de le dire : j'aime... mon chien !

Holà ! Silence, chroniqueur. Pas de blasphème. Ne prostitue pas l'amour ! L'amour est une création divine ; il faut respecter l'œuvre de Dieu.

Et le chien, lui, est-ce une invention diabolique ? Ah ! ah ! je vous y tiens, n'est-ce pas ? Aussi, ne vois-je aucune prostitution d'amour à s'attacher à une œuvre quelconque de Dieu.

Sans doute, sans aucun doute, quand il s'agit de préférer la créature au Créateur,—ce qui est tous les jours une profanation,—plus la créature, à laquelle dans son indignité l'homme s'attache, est basse dans la hiérarchie des êtres créés, plus l'offense est grande, plus la faute est impardonnable envers le Créateur. Mais est-ce nécessaire d'ajouter que tel n'est point ici le cas.

J'avais promis de vous parler de l'amour—et non pas d'amour ; il y a quelque différence ;—je l'ai fait. Arrêtés sous le portique du temple nous avons jâsé un moment, admirant l'originalité vraie de l'architecture extérieure, sa hardiesse et ses bizarres caprices. Je laisse à d'autres le soin de vous faire pénétrer dans l'édifice et de vous en faire admirer les radieuses beautés. Si quelqu'un même, poussé par un désir bien légitime, aimait à pousser ses investigations jusque dans le saint des saints, nous le confions aux mains des initiés, persuadés que les prêtres du sanctuaire sont toujours disposés à bien accueillir tout nouvel adepte.

Simon Polivar